Le crâne fendu d'où naquit le français : un tombeau pour Nithard

Bernard CERQUIGLINI, *L'Invention de Nithard* (2018)

Amandine Mussou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/2081>

DOI : 10.4000/elh.2081

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 181-184

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Amandine Mussou, « Le crâne fendu d'où naquit le français : un tombeau pour Nithard », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/2081> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.2081>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2021.

Tous droits réservés

Le crâne fendu d'où naquit le français : un tombeau pour Nithard

Bernard CERQUIGLINI, *L'Invention de Nithard* (2018)

Amandine Mussou

RÉFÉRENCE

Bernard CERQUIGLINI, *L'Invention de Nithard*, Paris, Éditions de Minuit (coll. « Paradoxe »), 2018, 119 p.

- 1 C'est l'histoire d'une naissance précoce, celle du français, que revisite Bernard Cerquiglini dans cet ouvrage. Près de trente ans après la parution de *La Naissance du français*¹, le linguiste rouvre un vieux dossier, celui des *Serments* de Strasbourg, prêtés le 14 février 842 par les petits-fils de Charlemagne et qu'un de leurs cousins, Nithard, choisit de consigner en langues vulgaires dans son *Histoire des fils de Louis le Pieux*². Ces quelques lignes perdues au cœur d'une chronique rédigée en latin sont restées célèbres, car, en conférant le prestige de l'écrit à ces alliances proférées en langues française et germanique, elles signent notamment la naissance du français, quelque trente années après que le concile de Tours eut nommé pour la première fois cet idiome (les évêques étaient alors invités à traduire leurs sermons *in rusticam Romanam linguam*). À la faveur d'une découverte exceptionnelle, celle d'un squelette dans un grenier, Cerquiglini dépoussière ce geste inouï, inaugural, et propose de l'éclairer autrement, en offrant à Nithard le tombeau que l'histoire lui avait jusqu'ici refusé³.

Nithard, *Histoire des fils de Louis le Pieux*

Paris, BnF, Latin 9768, f° 13b.

DR

- 2 Membre de l'OuLiPo, le linguiste mène l'enquête comme on se lance dans un jeu de piste. Les serments échangés par Charles le Chauve et Louis le Germanique n'ont pas été conservés dans des actes officiels. La « pierre de Rosette trilingue de l'Europe⁴ » nous est parvenue uniquement parce qu'elle est citée par Nithard. C'est grâce à cet abbé laïc de Saint-Riquier, qui a notamment livré à la postérité le récit minutieux des dissensions, des accords et des trêves entre les trois fils de Louis le Pieux, que nous avons accès aux premières lignes écrites en français. On ne sait pour autant que peu de chose de ce seigneur cultivé qu'est Nithard, fils illégitime de Berthe, l'une des filles de Charlemagne, et d'Angilbert, conseiller de l'empereur. Hanté des années durant par le fantôme de cet homme, Cerquiglini relate sa rencontre saisissante avec celui dont il poursuivait l'ombre : en 2012, il put se recueillir devant son squelette partiel, que l'on venait de retrouver en butant contre un carton éventré dans le grenier de l'abbaye. Le linguiste eut alors l'occasion de se tenir face au crâne fendu d'où avait jailli la promotion du français au statut de langue mémorable. Les restes de Nithard avaient été exhumés à Saint-Riquier en 1989, puis retenus des années durant dans le secret d'un laboratoire du CNRS avant d'être oubliés dans ces combles. Cette incroyable négligence est à l'image du sort que l'histoire a réservé à Nithard.
- 3 En effet, ce petit-fils de Charlemagne, guerrier mort au combat d'un coup à la tête, a, avec constance, vu son nom écorché, été tenu pour un historien, quand il n'a pas été tout simplement oublié. Familier des déconstructions⁵, Cerquiglini révèle comment la linguistique a soigneusement fait disparaître Nithard, encombrant intermédiaire entre les *Serments* de Strasbourg et la première « attestation⁶ » du français. Or, effacer Nithard, c'est omettre l'œuvre d'écrivain qu'il fit en choisissant, contrairement aux

usages cléricaux en vigueur (à l'époque, écrire, c'est écrire en latin), de faire résonner les serments en langues vernaculaires, selon un dispositif d'une subtile complexité. Fut ainsi forgée la fiction d'un « copiste transparent » (p. 24), qui s'en serait tenu à consigner, mû par une absolue fidélité aux événements, les alliances échangées par ses cousins. En somme, Nithard a été éclipsé par l'importance de son propre écrit et relégué au statut de scribe invisible. Cerquiglini place cet homme au cœur du processus de monumentalisation du français qu'il retrace : ce ne sont pas uniquement des raisons politiques qui ont contribué à la naissance précoce de cet idiome, mais aussi, et de manière décisive, l'attention sensible d'un véritable écrivain à la pluralité des langues. Le rôle de cet aristocrate carolingien est donc central ; il méritait qu'on lui consacre un livre.

- 4 Le titre de l'ouvrage, polysémique, dit un double programme. La formule *l'invention de Nithard* fait, d'une part, résonner un génitif objectif : le livre raconte la découverte de ce squelette, sur le modèle de *l'inventio reliquarum*, c'est-à-dire de la découverte des ossements ou des reliques d'un saint à l'origine de son culte. D'autre part, le génitif subjectif fait de Nithard un authentique inventeur. C'est en écrivain qu'il invente le français dans ce texte commandé par Charles le Chauve. Cerquiglini lit attentivement le passage du livre III de *l'Histoire des fils de Louis le Pieux* relatant les *Serments* de Strasbourg et en analyse le complexe « dispositif politico-énonciatif » (p. 63). Trois échanges sont rapportés : Louis le Germanique et Charles le Chauve haranguent tout d'abord les leurs, l'un en germanique, l'autre en langue romane, mais le récit en fait état dans une traduction latine ; puis les deux frères prêtent serment en langues vernaculaires ; enfin, les peuples s'engagent à obéir à leurs princes en langue romane et en tudesque. Loin de n'être qu'un enregistrement des pactes d'entraide tels qu'ils ont été proférés, le texte tisse une véritable « scénographie des langues » (p. 70) dont la figure maîtresse est le chiasme : en effet, paradoxalement, Nithard rapporte que Louis le Germanique jure en protofrançais tandis que Charles le Chauve prête serment en germanique. C'est donc dans la langue de son frère que chacun des deux princes s'engage à soutenir l'autre. Ce chassé-croisé est primordial et révèle que, si le latin figure l'unicité, « réduisant la diversité des parlures » (p. 58), les langues vernaculaires disent la pluralité et la reconnaissance de l'autre. Nithard manifeste ainsi un extraordinaire souci des langues ; il orchestre ce plurilinguisme de façon signifiante.
- 5 *L'Invention de Nithard* est le lieu d'une épanorthose. En toute honnêteté, le linguiste revient sur son ouvrage précédemment consacré à la question, *La Naissance du français*, en s'inscrivant dans le sillage d'un *aggiornamento* de l'historiographie carolingienne récente. À la suite de l'humaniste Claude Fauchet, les *Serments* de Strasbourg ont longtemps été considérés comme le socle d'une aspiration nationale. Dans une perspective téléologique, ils ont été analysés comme une anticipation du traité de Verdun, qui, contracté l'année suivante, opéra un partage du territoire impérial. Corrigeant ses propres déclarations qui faisaient des *Serments* l'acte de fondation de deux États, Cerquiglini montre combien ce lien établi entre langue et pouvoir politique était alors favorisé par le contexte des années 1990 : d'une part, la linguistique s'ouvrait à l'objet historique et, d'autre part, face à l'essor de l'anglais en contexte européen, les linguistes rappelaient les vertus du plurilinguisme et brandissaient les *Serments* de Strasbourg comme preuve que l'Europe était née d'un sentiment de la langue. Or, conformément à ce que montrent de récents travaux d'historiens de la période carolingienne⁷, ce n'est pas la naissance d'une nation qui se joue en 842, rectifie

Cerquiglini ; est centrale dans ces alliances non pas la question des territoires, mais celle, plus horizontale, de réseaux fraternels.

- 6 Car la fraternité est au cœur non seulement de cet événement, auquel Nithard a très certainement pris part, comme témoin et comme acteur, mais aussi du récit qu'il en tire. En montrant que Nithard n'est ni un historien (il aurait sinon transcrit les pactes en latin pour les faire accéder à la postérité) ni un chroniqueur obéissant aveuglément à son commanditaire, Cerquiglini l'élève au rang d'écrivain à part entière. Il montre que la langue française naît d'un art littéraire consommé, le troisième livre de *l'Histoire des fils de Louis le Pieux* taillant une place de choix à la fiction. C'est notamment à une étonnante rêverie sur la fraternité que s'articule le passage des *Serments*. Or Nithard mentionne par ailleurs fugacement son frère Hartnid, au nom forgé en miroir du sien, dont on ignore tout – et que Pascal Quignard a rêvé en jumeau de Nithard⁸. Cerquiglini émet l'hypothèse d'un frère disparu précocement et formule, au terme de cet émouvant face-à-face avec le premier écrivain français, l'idée d'une naissance de la langue appelant à une confraternité politique et liée à un chagrin tout personnel.
- 7 Dotée d'une vive puissance d'appel, la figure de Nithard reçoit un vibrant hommage. Cerquiglini, qui fut le recteur de l'Agence universitaire de la francophonie, fait de l'accession du français à l'écrit « l'idée géniale » (p. 58) d'un homme qu'il contribue à mettre en pleine lumière pour l'instituer en père du rayonnement des langues.

NOTES

1. Bernard CERQUIGLINI, *La Naissance du français*, PUF (Que sais-je ?), 1991 ; 4^e édition mise à jour, 2013.
2. NITHARD, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, édition et traduction de Philippe Lauer, revues par Sophie Glansdorff, Les Belles Lettres, 2012.
3. L'ouvrage se clôt sur un véritable tombeau ; les derniers mots en sont : « Dors en paix, Nithard, dans ta terre picarde et mon admiration » (*L'Invention de Nithard*, p. 121).
4. Pascal QUIGNARD, *Les Larmes*, Gallimard (Folio), 2018, p. 117.
5. Voir notamment Bernard CERQUIGLINI, *Une langue orpheline*, Minuit, 2007.
6. ID., *La Naissance du français*, *op. cit.*, p. 91.
7. Voir, pour une mise au point synthétique récente, Michel BANNIARD, « 842-843. Quand les langues ne faisaient pas les royaumes », dans Patrick BOUCHERON (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Seuil, 2017, p. 105-109.
8. Pascal QUIGNARD, *op. cit.*

INDEX

oeuvrecitee Invention de Nithard (L') – (Bernard Cerquiglini, 2018)

AUTEURS

AMANDINE MUSSOU

Amandine Mussou est maîtresse de conférences en langue et littérature françaises médiévales à l'université Paris Diderot. Spécialiste de l'œuvre d'Évrart de Conty, elle s'intéresse aux rapports entre savoir et fiction à la fin du Moyen Âge ainsi qu'aux écritures allégoriques. Ses recherches portent par ailleurs sur les lectures contemporaines du Moyen Âge. Elle a notamment codirigé, avec Nathalie Koble et Mireille Séguy, *Mémoire du Moyen Âge dans la poésie contemporaine* (Paris, Hermann, 2014), et, avec Florent Coste, *Le Moyen Âge pour laboratoire (Fabula-LHT [en ligne], n° 20, 2018, <www.fabula.org/lht/20/>).*